

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue Perez Castellano, 162.

HONNEUR ET TRIBUNE

PRIX

de

L'ABONNEMENT

1<sup>re</sup> patacon par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO. ON INSERERA GRATIS LES AVIS DE MM. LES ABONNÉS.

## Almanach Français.

Samedi 22 (1796)—Combat de Tening, par le général Jourdan, contre les Autrichiens.

## MONTEVIDEO.

21 août 1846.

Au milieu du mouvement presque fébrile qui agite la population, nous ne pouvons que jeter dans la balance de la PAIX et de la GUERRE, la pièce suivante. Dictée par l'homme d'honneur qui nous commande elle pourra éclairer quelque peu les directions de MM. les Plenipotentiaires.

RAPPORT DE M. LE COLONEL THIEBAUT, CHEF DE LA 2<sup>me</sup> LEGION ET COMMANDANT LES LIGNES AVANCEES.

Avant-postes, le 20 août 1846.

A. M. le colonel commandant général d'armes.

En vertu des dispositions contenues dans l'ordre général du 19 du courant, et après avoir placé aux avancées officiers et leur communiquant les dispositions de V. S., j'ordonnai que sous aucun prétexte les ordres du général en chef ne fussent oubliés; rendant responsables de leur exécution, les officiers des postes avancés.

A sept heures et quart, au moment où nous garnissons les postes accoutumés, cinq coups de feu furent tirés sur deux éclaireurs que le colonel Villagram avait envoyé sur le centre.

Après la rentrée des postes de huit, vers huit heures et demi, l'ennemi envoya quelques décharges sur nos postes avancés; ces coups partaient de la maison dite d'Echenique. Presqu'au même instant j'appris par le capitaine de la Ire compagnie de 2<sup>e</sup> bataillon, qui occupait la position près de la Capilla de Servando Gomez, que quatorze hommes de l'ennemi avaient fait une décharge sur les nôtres de la maison immédiate de la Capilla, sans que de notre part on leur eut répondu.

A neuf heures et demie, visitant les postes de la droite, je vis s'avancer un officier qui dit être oriental, et venaient près du four de Lomba, disant qu'après demain l'Orbe entrerait dans la place, et demandant si les ministres s'étaient embarqués, comme on le disait dans le camp ennemi: je fis répondre par mon adjudant qui s'était avancé avec moi jusqu'à au delà du four à briques, qu'il oubliait ses ordres, et que j'avais mission de ne point faire feu sur eux, puisqu'on traitait de la paix, et que s'il voulait s'assurer de ce que je lui disais, j'allais lui envoyer le *Constitucional*, pour lui faire savoir ce qui se passait dans la capitale. J'envoyai alors un soldat sans armes qui plaga ce journal dans les haies, et quand cet homme se fut retiré, quelques ennemis se présentèrent et un d'eux vint prendre le journal: quand revint le Légionnaire, les ennemis tirèrent sur lui trois coups de feu de la maison d'Echenique.

A deux heures et demie, quelques Biscayens s'avancèrent entre les lignes demandant qu'un basque vint parler avec eux; quelques uns sortirent et sans armes; ils se réunirent et se félicitèrent réciproquement de la ces-

sation des hostilités; disant qu'eux ils étaient venus dans ce pays pour travailler et non pour se battre; et que bientôt ils seraient nos frères comme auparavant.

Pendant ce colloque, le poste d'Echenique fit une décharge sur les nôtres, et alors les Biscayens dirent à nos Légionnaires qu'ils devaient tenir en garde parce que ce poste était occupé par des Argentins. Au moment où ils se séparaient un éclair ennemi se détacha du poste de Reissig, jeta ses armes son manteau et vint converser avec nos Légionnaires du poste de Lomba qui s'étaient avancés jusqu'à la maison d'Almiron. Ils se serrèrent les mains et fumèrent ensemble, le soldat s'éloigna, désignant une famille au souvenir de laquelle il se rappelait, ajoutant que ceux qui étaient de garde sur la droite étaient Orientaux et qu'ils ne feraient point feu, mais qu'ils n'eussent point la même confiance avec ceux qui occupaient la maison d'Echenique.

A trois heures et demie, quelques orientaux s'avancèrent demandant des nouvelles d'un sieur Castelles ou Castellas, celui-ci était présent et répondit à cet appel: un soldat ennemi lui dit de venir parler avec son oncle, Castelles demanda de pouvoir embrasser ce dernier et lui remettre quelques pièces de monnaie, ce qui lui fut ordonné: mais à peine s'était-il approché de son oncle, que survint un officier avec un soldat armé ordonnant à l'oncle les coups de plat de sable qui lui furent appliqués. Au même instant le soldat qui accompagnait l'officier ennemi, fit feu à diverses reprises sur Castelles et quelques autres personnes qui se trouvaient présentes: ces personnes que je ne nomme point seront désignées, s'il est nécessaire, pour la comprobation du fait.

J'ordonnai dès lors que toutes les personnes présentes se retirassent et que la garde avancée ne quittât point son poste et ne laissât qu'il ne fût dépasser la ligne.

Dans ce moment un chef supérieur s'approchait du poste avancé de Lomba (M. l'amiral anglais Inglesfield accompagné de deux officiers). Je l'accompagnai dans la ligne jusqu'à la maison de Camacua, faisant halte en face du belvédère de Pereyra. Il était alors quatre heures moins cinq minutes: (je cite cette heure parcequ'elle me fut demandée par M. l'amiral.)

J'accompagnai M. l'amiral jusqu'à la place d'Artolla, et cet officier général pourra attester que sur tous les points, nos soldats étaient au repos.

A peine étai-je de retour à la position du centre (el Cristo), que se fit entendre une fusillade soutenue dans la direction de l'Esquina del Retiro: je me rendis immédiatement sur les lieux, (à quatre heures dix minutes.)

A quatre heures et quart, j'arrivais à ladite Esquina et trouvai quelques Légionnaires qui couraient vers la maison de Portugal tandis que d'autres ramenaient deux cadavres, c'était ceux de RENAUD et ABADIE, de la 2<sup>e</sup> du 1<sup>er</sup>, qui avaient été surpris sans armes à l'Esquina même par dix soldats du poste ennemi d'Echenique, qui étaient arrivés à plat-ventre jusqu'à la maison de Portugal.

Abadie a été tué d'une balle qui lui a traversé le cœur; Renaud a eu le bras gauche brisé par un coup tiré à brûle-pourpoint; la balle lui a touché les poumons: un coup de bayonnette lui avait le bouré le front. L'ennemi s'est emparé des souliers d'Abadie et du poncho de Renaud, dont ils entraînaient le corps. Dans ce moment les Ori-

bistes criaient du poste d'Echenique et de la batterie Artigas.—*sonos de franceses! gringos de nuevo año! esta es la intervencion que les hemos de dar!* [1]

Je fis retirer les forces qui s'étaient transportées sur ce point et je chargeai mon adjudant d'accompagner les cadavres jusqu'au quartier général pour recevoir les ordres de V. S.

L'indignation des Légionnaires et des divers corps de la ligne qui se trouvaient sur ce point était à son comble: les habitants se pronçaient à outrance contre un acte aussi inouï, mais bien digne des cannibales qui depuis QUARANTE TROIS MOIS désolent et ruinent ce beau pays.

Je dois aussi déclarer à V. S., que les ennemis avec lesquels les nôtres ont communiqué, étaient Biscayens et Orientaux: ils ont assuré qu'ils n'avaient point reçu l'ordre adressé à notre ligne.

Voilà tout ce que je puis vous faire connaître, sur les fâcheux événements de ce jour.

Dieu vous garde etc.

THIEBAUT.

P. S. Je dois ajouter et assurer sur mon honneur que dans toute la journée et jusqu'au moment de la catastrophe, il n'y a pas eu un seul coup de feu de notre part.

" Monsieur le Redacteur;

" J'ai lu avec étonnement dans le *COMERCIO DEL PLATA* de ce matin un article sur le malheureux événement arrivé hier à la Esquina del Retiro, où deux de nos malheureux compatriotes sans armes ont été impitoyablement égorgés par quelques soldats ennemis que l'on m'a dit être argentins. — Les faits relatés par le *COMERCIO* sont entièrement inexacts, et je pourrais même dire forgés à plaisir tant ils sont contraires à la vérité—si je n'avais pas la plus parfaite estime pour son rédacteur.

Ayant adressé un rapport circonstancié à S. E. le général en chef, je ne puis me permettre d'en publier les détails sans son autorisation. Je la lui demanderai si besoin il y a, et alors M. le Redacteur du *COMERCIO* s'empressera, je l'espère, de rectifier les faits controuvés qu'il a publiés en accueillant avec trop de facilité une version qu'il me met dans la nécessité de démentir.

J'ai l'honneur de vous saluer.

THIEBAUT.

21 août 1846.

MALDONADO. — Le vapeur français GRONDEUR, qui portait nos Légionnaires, est arrivé dans ce port le 19, mais les troupes n'ont pu débarquer que le lendemain à 10 heures.

(1) Traduction aussi littérale que possible. — A ces Français fous—aux gringos de nouveau coin. Voilà l'intervention que nous vous accorderons...

500 cavaliers de l'ennemi entouraient la place depuis quarante-huit heures, et le commandant anglais a dû faire débarquer une pièce et quelques hommes pour la défense de la ville. L'ennemi a été promptement repoussé et nos Legionnaires travaillent. . . .

**CORRIENTES ET ENTRERIOS.**

Un traité d'alliance offensive et défensive entre ces deux Etats a, dit-on, été définitivement conclu: et ces Etats se séparent complètement du gouvernement actuel de Buenos-Ayres.

**LA MARSEILLAISE ET LAYS !**

L'acteur Lays, qui avait ajouté une s à son nom pour éviter tout jeu de mot fâcheux, avait été au séminaire avant de devenir chanteur. Dès son enfance il avait montré un caractère bouillant et plein de feu, aussi ceux qui l'avaient connu jeune-homme ne s'étonnaient-ils pas de tout l'enthousiasme avec lequel il avait embrassé les idées révolutionnaires de 93. A cette époque, lui seul était la colonne de l'Opéra qui finissait toutes ses représentations par la Marseillaise, et ce chant était entouré d'une pompe et d'un appareil inconnus aujourd'hui. L'autel de la patrie occupait le milieu du théâtre; il était entouré de prêtres, de soldats, de femmes, de vieillards, de jeunes filles. L'acteur Lays paraissait ensuite la tête coiffée de bandelettes sacrées; il faisait fumer l'encens sur l'autel et entonnait le chant martial; quand il arrivait à ce cri: Aux armes citoyens! il semblait qu'un coup électrique frappait l'assemblée, qui s'unissait à l'acteur et répétait tout entière cet ordre, cette prière ou ce vœu. A cette

Amour sacré de la patrie,

Tout le monde se levait, les bras étendus, la tête découverte, ont faisait répéter aux échos de la salle le mot magique. Les femmes émues sanglotaient, et l'auditoire tout entier jurait que jamais l'ennemi ne souillerait le territoire. Cet enthousiasme était réel, il ne tombait pas avec le rideau du théâtre; sous le péristyle même, des commissaires étaient établis avec des listes d'engagement, et des milliers de personnes venaient donner leur nom et demander des armes pour courir à la frontière. L'acteur était pour beaucoup dans ces enrôlements spontanés: c'était lui qui avait imaginé cette puissante mise en scène; c'était lui dont la voix ardente stigmatisait tous les soirs et dévouait aux furies les complices de Bouillé, tous les monstres qui sans pitié déchiraient le sein de leur mère.

Un matin, Lays était chez lui, occupé de musique, lorsqu'une femme se précipita plutôt qu'elle n'entra dans son cabinet. Madame Beuvron, verdurière au marché Saint-Antoine, avait alors à peu près trente huit ans; mais à voir sa figure épanouie, son bandeau de jais qui encadrait son front brun, son chignon noir comme l'ébène, et ses trente deux dents blanches et nacrées, on ne lui en aurait pas donné plus de trente. Elle était vêtue avec une propreté riche, portait un beau collier orné d'un papillon à diamants; des bagues à tous les doigts, et ses énormes ciseaux suspendus à une chaîne d'argent, resplendissaient sur son tablier blanc.

Citoyenne, lui dit Lays, que désirez vous de moi? Voulez-vous un billet pour entendre ce soir la Marseillaise!

Tu peux garder ton billet, mon mignon, il ne s'agit pas de cela pour le quart d'heure.

Et de quoi s'agit-il, dit Lays, qui, cherchant à rappeler ses souvenirs, se demandait où il avait pu voir cette femme.

C'est toi, mon homme, qui envoie la jeunesse à Dumouriez, n'est-ce pas? Eh bien! assez tambouriné comme ça; je n'entends pas que mon fils parte; je n'en ai qu'un et il n'est pas pour les Prussiens.

D'abord, répondit Lays, je n'ai pas de pouvoir pour

faire partir ton fils, en quoi ton fils, s'il est jeune et fort, ne défendra pas la patrie dans un moment où elle est menacée.

La patrie, la patrie est ma maison, c'est ma boutique, répéta la pétulante madame Beuvron.

C'est ta maison, chienne, et puis celles de tes voisins, et puis celles des voisins de tes voisins. Enfin, ta patrie c'est ton district, municipalité, ta ville, ta banlieue, puis encore les provinces de la république; nous sommes tous frères. Et un bout de la France à l'autre, les braves doivent former un cordon pour repousser l'ennemi.

Tu peux partir, mon gargon, je ne m'y oppose pas, mais, vois-tu, le pauvre Beuvron est mort il y a quinze ans, et comme je n'ai jamais été trop déchirée, les amoureux n'ont pas manqué; j'ai refusé tous les marchands de vin du quartier; j'ai voulu ni d'un syndic, ni d'un procureur, et tout ce pour mon enfant. Aussi, il faut le voir! c'est grand, et fort, et c'est élevé. J'ai donné six cents livres par an et pendant cinq ans encore, au premier vicairé de Saint-Paul; et il sait joliment le latin, je t'en réponds. Voilà! il pas qu'il va hier à ton chien de théâtre et qu'il revint soldat!

Ah! ça, dit Lays, un ton sérieux, serais-tu mauvaise républicaine?

Mei leure républicaine que toi; je suis du faubourg Saint-Antoine; mais quand nous auront perdu la Champagne, nous verrons; jusque-là je veux garder mon fils.

Le seul égoïsme qu'on soit pas repoussant et auquel on puisse s'associer, c'est l'égoïsme maternel. Lays accueillit cette femme, et peu à peu, séduit par le sentiment qui animait madame Beuvron, il lui promit d'engager son fils à ne pas la quitter.

Un fils unique, disait la verdurière, auquel je donnerai trente mille livres et la plus belle fille du faubourg, quand il voudra, sans compter ce que je lui laisserai après moi!... Eh! mon Dieu, la république manquera-t-elle jamais de soldats! un de plus, un de moins qu'importe?

Mais, dit encore Lays, si votre fils s'est enrôlé, il ne dépend pas de moi de faire rompre cet engagement.

Je m'en charge, répondit madame Beuvron, je con-

Il fut convenu que le jeune Beuvron viendrait le lendemain chez Lays, et la verdurière quitta l'acteur après l'avoir embrassé sur les deux joues.

Le lendemain, on annonça M. Beuvron dans le cabinet de Lays, qui posa tout ouvert sur la table le livre qu'il lisait et s'avança vers le jeune homme. C'était un grand gargon, d'une figure belle et hardie, l'œil noir comme l'avait sa mère et le regard plein d'assurance et de fierté.

Eh! bien, mon ami, lui dit Lays, êtes-vous de ceux qui désespèrent de la république et de son salut?

Jamais, répondit le jeune homme, surtout si tous ceux qui me ressemblent vont la défendre.

Vous avez raison; mais, il est plusieurs manières de servir la patrie. Tout le monde ne peut pas courir à la frontière; il y a des fonctions civiles dans lesquelles on peut se rendre aussi utile qu'on le serait à Lille, ou dans l'Argonne.

Ces fonctions doivent être remplies par des vieillards.

Vous êtes le fils unique d'une femme veuve.

Oui; mais riche et jeune, et j'ai un voisin qui, chargé d'une femme et de deux enfants, par néanmoins de main.

Les rôles étaient changés et la transition trop brusque pour être naturelle et même possible. Lays comprenait lui-même que l'acteur qui, le soir, poussait aux armes la population entière de Paris, ne pouvait pas, le matin, détourner un jeune homme de prendre les armes; aussi, n'accomplissait-il qu'à demi la promesse faite à la verdurière, et semblait-il charmé de n'opposer que de mauvaises raisons à l'ardeur martiale du jeune Beuvron; ce pendant il lui dit encore:

(La suite au prochain numéro.)

**AVIS OFFICIEL.**

M. Jacques PLANE, ayant déposé au tribunal compétent la garantie exigée par la loi est autorisé dès ce moment par le gouvernement, à exercer les fonctions d'encanteur public.

Montevideo, le 14 août 1846.

**NAVIRES EN PARTAGE.**

- Santos, somaque sarda—Nuestra Sra. del Rosario.
- Ports du Brésil, brig brésilien—Rufina.
- Idem, goëlette sarde—Venus.
- Buenos Ayres, goëlette de guerre sarde—Ninfa.
- Havre, trois mats français—Paraná.
- Plamouth, trois mats anglais—Melody.
- Rio Grande, brig américain—Franklin.
- Patagonie, trois mats anglais—Oregon.
- Valparaiso, brig anglais—Marchant.
- San Salvador, quetche national—Diamela.
- Colonia, goëlette sarde—Generosa.
- Colehia et Vacas, goëlette national—Nuestra Sra. de Carmen.
- Idem idem, goëlette national—Carmen.
- Idem idem, goëlette nat.—Nuestra Sra. Carmen.

**AVIS DU CONSULAT DE FRANCE.**

Le trois mats français PARANA, capitaine Lecôte, partira pour le Havre dimanche 23 courant, la boîte aux lettres sera levée samedi 22, à 4 heures du soir.

**A vendre.**

Un café, connu sous le nom de CAFE LEON, rue 18 juillet, n° 169. S'adresser au bureau du PATRIOTE FRAN-

**Avis Divers.**

**On desire,**

Un français de 30 à 40 ans, pour faire la cuisine et servir quatre personnes. S'adresser rue des Missions 198. Montevideo, 18 août 1846.

**SOCIETE PHILANTHROPIQUE DES DAMES ORIENTALES.**

Les ouvrages fait par les Dames de cette capitale, au bénéfice de l'hôpital de la société, seront exposés, à partir du 18 courant, rue du 25 de Mayo, n° 225, depuis 11 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir.

La vente des objets exposés aura lieu le 22 courant.

**A LA VILLE DE NAPLES.**

**RESTAURANT**

FRANCAIS ET ITALIEN,  
Tenu par les

**Freres Bandinelli,**

Rue du Cerrito n° 219.

**MONTEVIDEO.**

Le Propriétaire-Gérant Jh. REYNAUD

Imprimerie du PATRIOTE FRANCAIS.